

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et j's meurs quand il le faut.

[Vol. 5. QUÉBEC 3 AOUT, 1844, No. 29.]

Mélanges Littéraires.

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE HUMAINE;

A L'USAGE DE CEUX QUI NE RECHERCHENT PAS

Les bruyants plaisirs.

Je suivais les rues de Paris ; le temps était froid, le pavé fangeux, le ciel de plomb ; et mon âme était le triste et fidèle miroir du temps, des noirs et tortueuxes ruelles, et de ce jour glacial et gris. Un enfant qui marchait devant moi, attiré par sa bonne, se retourna ; sa fraîche et riante figure, attira mes regards, et, miroir encore, ma physionomie s'éclaircit. Son sourire, à mon insu, se refléta sans doute dans mes yeux, car il pencha sa petite tête d'un air coquet, et me fit un clignement d'œil amical : sa jeune âme débordait en sympathie. Mon imagination s'éclaircit alors je ne sais comment ; et le sombre cours de mes pensées était déjà modifié lorsque, dans une rue fort étroite où j'allais entrer, je vis à un quatrième étage, une épaisse guirlande de je ne sais quelle plante grimpante qui, traversant d'une fenêtre à celle qui lui faisait face, pont suspendu de feuillage et de fleurs, unissait deux maisons enfumées. Une vieille tête en cornette parut à l'une des croisées, et peu après une actre femme âgée se montra vis-à-vis. Il y eut échange de signes affectueux, de paroles qui n'arrivaient point jusqu'à moi ; puis chacune s'occupa à rattacher les tiges, à retrancher les feuilles flétries, à cultiver enfin ce jardin créé en commun.

J'étais demeuré en contemplation, sans songer que je me trouvais à un tournant de rue, dans ce dangereux quartier qui sépare la halle du Temple, et où les voitures et les charrettes de toute espèce affluent et menacent la vie du piéton. Tout à coup un bras vigoureux me saisit, me lance sur le trottoir, dans l'enfoncement d'une porte de boutique ; je me retourne avec surprise et colère. Mais j'avais à peine eu le temps d'entrevoir la voiture de masques qui avait failli m'écraser, et son équipage de figures et d'oripeaux de toutes couleurs, que mon sauveur en veste, sans que j'eusse eu le temps de me reconnaître et de le remercier, était déjà au milieu des chevaux qui trépanaient, des roues entrelacées l'une dans l'autre.

tre, et de toute cette bagarre de carnaval.

Les charretiers et les cochers distribuèrent libéralement les jurons et les coups de fouet. Les sorts de la Halle, les Turcs, les Arlequins, les Pierrots, les Niçaises, apportaient dans ce conflit le plus riche vocabulaire d'injures et de mots qui déchiraient l'oreille ; ce genre de secours n'était pas de nature à diminuer le mal. On ne savait auquel entendre : les chevaux piaffaient reculaient ; des escouades de piétons effrayés encombraient tous les passages ; et je ne sais quand l'embaras se serait dissipé, et quels accidents auraient pu résulter de l'encombrement d'hommes et de voitures, sans l'ouvrier qui m'avait secouru. Il allait d'un cheval à l'autre, ne s'embarassant pas du bruit, ne redoutant pas le danger ; il lira celui-ci à gauche, celui-là à droite ; faisait reculer cette roue, avancer celle-là ; adressait un mot d'encouragement à un charretier, un avertissement amical à l'autre ; distribuait d'un geste les passants dans les endroits les plus sûrs ; prévenait, d'une voix qui dominait les cris discordants des masques, les conducteurs des voitures les plus éloignées de ne point avancer, ou de tourner dans des rues transversables. Bref, son activité tranquille, sa force et son intelligence vinrent à bout de débrouiller ce chaos ; et après avoir rétabli la libre circulation, il continua sa route d'un pas si rapide et si ferme, que je le perdis de vue avant de l'avoir pu revoir.

En revenant tranquillement, je ne me sentais plus ni abattu ni triste. Qu'avait-il fallu pour relever mon âme ? Le sourire d'un enfant ; une liane dépaycée couverte de feuilles précoces ; les visages ridés et bienveillants, plutôt rêvés que vus, de deux vieilles femmes ; l'activité de bon sens d'un honnête ouvrier.

Je me plaisais à me rappeler la physionomie occupée mais calme de ce dernier au milieu du désordre qu'il réparait ; le contraste des visages grimaçants des masques faisait ressortir je ne sais quoi de content et de paisible dans ses traits et dans toute sa contenance. Certes il était plus heureux, en se rendant à son travail, que cette tourbe soi-disant joyeuse qui prétendait s'amuser. De pensée en pensées, j'arrivai à voir se dérouler devant moi le souvenir d'une immensité de petits bonheurs que moi et d'autres avions rencontrés dans le cours de notre vie. Tous envoyés par le hasard (avec plus de justice on pourrait dire par la Providence) pour éclairer des heures de découragement, conjurer des moments de tristesse, modifier une fâcheuse disposition d'âme. Que de fois une rencontre, comme il m'était arrivé d'en faire ce jour-là même, une lecture, un trait raconté, avait changé toute la direction de mes idées !

Je me demandai alors si ce n'était pas un devoir de recueillir ces consolations éphémères, de glaner les fleurs de la vie qui éclosent en toute saison, et je me promis d'enregistrer tous les petits bonheurs qui se rencontreraient sur ma route, et de les accroître en les communiquant. Les petites félicités rendent meilleur ; les bruyants plaisirs dégradent et abrutissent.

II.

Je ne suis pas seul, et je m'en félicite, à glaner pour autrui de deux souvenirs. C'est dans Dickens, auteur anglais doué de beaucoup de talent d'observation, que je récolte une scène touchante. Les enfants s'amuse et grandissent ; les hommes s'intéressent les uns aux autres et s'améliorent par la sympathie. Je suis sûr qu'après avoir lu l'histoire de *La Girofle dougla du No 6*, il n'y a pas un lecteur qui ne comprenne, quelque amateur qu'il soit d'une belle campagne, que la petite cour la plus obscure et la plus triste peut s'illuminer, d'un rayon de soleil plus radieux et plus chaud que celui qui étincelle sur un vaste horizon ; car l'âme aussi son soleil.

La giroflée double du No. 6.

—Un beau temps, monsieur Linkinwater, dit Nicolas en entrant dans le bureau.

—Ah ! répliqua Tim, je vous conseille de parler de vos champs ! Que dites-vous d'un temps pareil ? C'est là une journée de Londres, j'espère.

—Plus belle encore hors de la ville, il le faut avouer, dit Nicolas.

—Plus belle ! répéta Tim Linkinwater ; je voudrais que vous vissiez le ciel, la fenêtre de ma chambre à coucher.

—Je voudrais que vous le vissiez de la mienne, reprit Nicolas en souriant.

—Bast ! dit Tim Linkinwater, ne venez pas me chanter cela. La campagne, pouah ! (Le lointain faubourg qu'habitait le jeune Nicolas, était pour Tim un lieu rustique, un vrai désert.) Pure niaiserie ! Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous avez de plus que nous à la campagne. Des œufs frais pondus et des fleurs ?

Bah ! ne puis-je pas, tous les matins, avant déjeuner, acheter autant d'œufs frais qu'il me plaît au marché de Leadenhall ? Et quant aux fleurs, il y a la peine de grimper les escaliers, et jusqu'en haut, pour aller sentir mon réséda, ou pour voir la giroflée double, dans la cour, au No. 6, sur la fenêtre de la mansarde.

—Y a-t-il une giroflée double au No. 6, dans la petite cour, vraiment ? demanda Nicolas.

—Certainement, reprit Tim ; elle est plantée dans une cruche fêlée sans ansé ; et au printemps dernier il y avait aussi des jacinthes qui fleurissaient dans... mais vous vous en moquerez, j'en suis sûr.

—Me moquer ! de quoi ?

—De ce qu'elles fleurissaient dans de vieilles bouteilles à cirage ; vous allez en faire des risées !

—Non, certes, ce n'est pas moi qui en rirais, dit Nicolas.

Tim le regarda fixement une minute ; puis, comme encouragé par le ton de la réponse, il mit derrière son oreille la plume qu'il était en train de tailler, et, faisant craquer le ressort de son canif en le fermant, il dit :

—Ces fleurs appartiennent à un pauvre petit malade, infirme, rachitique. Il sort de son lit pour les cultiver. C'est le seul plaisir, à ce qu'il paraît, monsieur Nicolas de sa triste existence. — Combien y a-t-il d'années, se demanda Tim réfléchissant, que je l'ai remarqué pour la première fois, tout enfant, et se traînant ça et là sur de petites béquilles ?... Eh bien, il n'y a pas encore si long-temps ; cela me paraît court, en songeant aux autres choses ; mais, long, bien long quand je pense à lui. C'est si triste (et la voix de Tim se brisa) si triste voir un pauvre petit être tout déformé, assis à part des autres enfants qui sont actifs et joyeux, épiant les jeux animés auxquels il ne peut prendre part ! Cela fend le cœur.

C'est un bien excellent cœur, pensa Nicolas, que celui qui se dégage des préoccupations tenaces de la vie de tous les jours, pour observer de semblables choses.

—Vous disiez ?... reprit-il.

—Que les fleurs appartiennent à ce pauvre petit affligé, poursuivit Tim, et c'est tout. Quand le temps est beau, et qu'il peut se traîner hors du lit, il tire sa chaise tout proche la fenêtre, et demeure là à regarder son étroit parterre et à l'arranger tout le long du jour. Nous avons recommencé d'abord par nous faire un petit signe de tête, puis nous avons fini par nous parler. Autrefois, quand je l'appelais chaque matin, lui demandant comment ça allait, il avait coutume de sourire, en me répondant : Mieux. Maintenant il branle doucement la tête, et se penche sur ses vieilles plantes comme pour les regarder de plus près. Ce doit être si triste de voir toujours les noirs sommets des maisons et les cheminées enfumées, et d'épier les nuages qui fuient, et cela depuis tant et tant de mois ! Enfin il a l'air patient.

— N'y a-t-il donc personne en son logis qui puisse l'égayer, causer avec lui, le soigner ? demanda Nicolas.

— Son père y demeure, à ce que je présume, reprit Tim, et d'autres gens aussi ; mais personne ne paraît se soucier du pauvre petit malade, impotent. Je lui ai bien des fois demandé si je pouvais quelque chose pour lui. Sa réponse est toujours la même : Rien. Depuis peu sa voix est devenue trop faible ; je vois dans ses yeux qu'il fait la même réplique. A présent il ne peut plus quitter le lit ; aussi l'a-t-on roulé contre la fenêtre, et il reste là tout le jour, tantôt regardant le ciel, tantôt ses fleurs, qu'il prend encore plaisir à cultiver, à arroser de ses pauvres petites mains débiles et maigres. A la nuit, dès qu'il aperçoit une lumière, il tire son rideau qu'il laisse ouvert tant que je ne suis pas couché. Je vois que de me savoir là lui tient compagnie ; aussi m'arrive-t-il fréquemment de rester assis une heure et plus à ma fenêtre, afin qu'il soit bien certain que je suis éveillé. Quelque fois je me lève la nuit pour aller regarder la faible lueur de sa triste petite lampe, et je cherche à deviner s'il veille ou s'il dort enfin.

— La nuit n'est pas loin, continua Tim, où il s'endormira pour ne plus s'éveiller sur cette terre. Jamais nous n'avons tant fait que d'échanger une poignée de main en toute notre vie, et pourtant il me manquera comme un ancien ami. Pensez-vous qu'il y en ait en toute la campagne des fleurs qui me puissent intéresser comme celles qui s'épanouissent là ? Croyez-vous que des centaines de plantes, des plus belles et des plus rares, parées de noms latins les plus durs que l'on ait jamais inventés, puissent en se flétrissant me donner la plus petite parcelle de la peine que je ressentirai quand cette cruche ébréchée et ces vieilles bouteilles à cirage seront balayées comme de mauvais tessons ? . . . La campagne ! s'écria Tim avec une dédaigneuse emphase ; eh ! ne voyez-vous pas que je ne puis avoir une cour comme celle-là sous ma fenêtre nulle part ailleurs qu'à Londres !

— Sans attendre de réplique, Tim tourna le dos, et, paraissant absorbé dans ses calculs, il prit, pour essayer furtivement ses yeux, le moment où il supposa que Nicolas était lui-même enseveli dans son travail.

La mère Véronique.

Après de longs jours d'épais brouillards, vous souvient-il avoir vu le soleil se lever radieux au sein d'un ciel bleu et pur ? Allons on croit sentir se dissiper aussi les nuages que la vie amasse incessamment autour de nous, et l'âme comme la poitrine respire plus à l'aise ; rien n'est changé que le vent, mais la nature et vous semblez vous épanouir ensemble pour bénir ce double soleil qui vient, au dehors et au dedans, sécher toutes les pluies. Qu'importe qu'il ait gelé blanc le matin, et que l'année indécise chancelle encore entre l'hiver et le printemps ? Venez, marchons. Il fait si beau là-bas, là-bas, loin de la fumée, et de l'ombre des maisons et des hommes !

Quel plaisir d'apercevoir le long des haies la feuille en coquille de la violette ! Sa fleur, non encore éclosée, que l'on surprend accroupie et cachée dans des touffes d'herbes naissantes, n'a-t-elle pas un charme, un attrait, un parfum inconnu à ces somptueux banquets de bal pour lesquels on moissonne tout l'espoir d'un jardin ? Ah ! n'envions pas au riche ses plaisirs ! Tant de moyens, tant de travail et de dépense pour faire germer si peu de joie ? tandis que chaque coin de la création, enserré d'innombrables jouissances qui se fécondent l'une l'autre, et s'épanouissent sous chacun de nos regards !

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 3 AOUT, 1844.

Rien de nouveau de Montréal. On n'y parle pas davantage du gouvernement responsable que s'il n'y en avait plus.

Durant la dernière session du Parlement impérial il a été publié une certaine quantité de dépêches de sir Chs. Metcalfe à Lord Stanley et de celui-ci à celui-là. On sait que de temps immémoriaux les gouverneurs envoient toujours au secrétaire des colonies deux dépêches sur le même sujet : l'une destinée à la publicité dans le cas où le parlement témoigne la curiosité de savoir ce qui se fait au dehors au nom du pays ; l'autre pour l'information particulière du ministre ; ces dernières sont écrites sous forme de lettre privées et restent à jamais cachées aux yeux du vulgaire. Les grands journaux publient quelquefois les premières et les petits se contentent des autres quand ils les peuvent attrapper.

En voici une qui tire un peu d'intérêt de la position du pays qui est ainsi situé que son bonheur dépend absolument de l'humeur des hommes qu'on envoie le gouverner, chose extraordinairement agréable pour le pays qui joue perpétuellement à croix ou pile :—

Mon cher Stanley.

Dans quel dédale m'avez-vous fourré ? Au nom de saint Juggernaut ou diable avez-vous eu l'imagination de m'envoyer dans un Canada, pays ingouvernable, abîme, volcanique, obscur, ténébreux, labyrinthe, indéchiffable, incompréhensible, journal québécois, enfin tout ce qu'il y a de plus inintelligible ; j'y perdrais mon latin, je vous l'avoue, si j'avais su le latin. Je voudrais bien m'en aller.

Mais reprenons plus haut la narration de mes malheurs que nous ne pouvons trop narrer et que nous rerarrerons s'il le faut à perpétuité jusqu'à ce que nous ayons obtenu notre rappel et par conséquent la tranquillité qui nous est due après de si longs et de si durs services.

O mon cher lord Stanley, vous ne pourriez jamais, au grand jamais, vous figurer ma cruelle position. Dès mon arrivée dans ce pays, j'eus l'honneur de vous dire combien ma tâche me semblait difficile ; depuis ce temps-là les difficultés n'ont fait que croître et embellir ; ma position est devenue de jour en jour plus insupportable, au point que si j'étais un lord Durham je me donnerais mon propre congé et j'abandonnerais la partie. Voyez, lisez et jugez.

A mon arrivée dans ce pays je trouvais ce qu'on trouve partout. Dans les campagnes un peuple honnête, généreux, laborieux, loyal ; dans les villes beaucoup d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, de présomption, un peu de dépravation, et des vices compensés par des vertus ; à la tête du gouvernement un tas d'intrigants qui parlent du bien public et pensent au bien particulier ; le trésor pillé au nom du peuple par les amis de ses mandataires et des hommes intègres de la manière la plus boutrée. Somme toute il m'a semblé que les grands étaient très-petits mais que les petits étaient très-grands.

Voilà quant au point de vue général. Le point de vue particulier est encore plus désolant. Il faudrait, je vous l'assure un dieu ou un démon, et je ne suis ni l'un ni l'autre, pour débrouiller quelque chose à l'état politique de cette partie du monde. De plus fins que vous et moi y perdraient la tête et je ne sais si la mienne fonctionne aujourd'hui librement. Avec les meilleures intentions du

monde, avec la volonté de gouverner avec justice et libéralité autant que faire se peut, j'ai réussi à mettre les affaires dans un chaos tel que Bobby Peel lui-même ne saurait par quel bout les prendre. C'est pourtant excusable, je vous assure. Imaginez quel peuple composé de français, d'anglais, d'éco-sais, d'irlandais, de sauvages et d'un mélange de tout cela. Je dois d'abord à la vérité de dire que ce sont les sauvages qui m'ont donné le moins d'embarras et qui me paraissent les plus civilisés. Imaginez toutes ces origines divisées politiquement ou religieusement, quelquefois politiquement et religieusement car il en est qui se font de la religion une politique tandis que d'autres se font de la politique une religion. Les intérêts se mêlent, se choquent, se brouillent, se combattent ; les esprits ne s'entendent point, les moindres questions se compliquent ; on ne sait sur quoi, sur qui, ni avec quoi, ni avec qui compter. Après les sauvages les gens avec qui je m'arrangerais le mieux, il me semble, si on n'avait pas introduit dans la politique cette monstrueuse folie du gouvernement responsable, ce sont je vous l'avoue les canadiens-français, braves gens qui n'exercent la bosse de la contradiction dont tout homme ici bas est plus ou moins doué, que sur des choses d'une importance légère ; ils s'émouvent autant à propos de l'élection d'un marguillier, de la nomination d'un capitaine de milice qui n'a pas de soldats, d'un greffier, place dont les revenus empêchent tout juste son homme de crever de faim, d'un commissaire des petites causes, emploi qui ne rapporte que beaucoup d'ennemis, qu'on le fait ailleurs pour l'élection d'un membre du parlement. Un peu de justice à ces braves gens, pas trop de taxes, un peu de protection et d'encouragement à l'éducation et à l'industrie, voilà tout ce qu'il faudrait pour rendre tous ces sujets plus heureux que des rois. Il n'en est pas ainsi des autres, je vous l'assure mon cher lord, l'argent, de l'argent, toujours de l'argent, de l'argent pour tout et tout pour de l'argent, voilà ce qui fait mouvoir dans tous les sens imaginables les autres origines qui peuplent ces belles contrées. Et pour de l'argent chaque parti crie, remue, écrit, murmure, parle, pétitionne, se passionne, intrigue, supplie, menace, sans répit ; et au milieu de tout cela le pauvre gouverneur qui veut être juste ne sait de quel côté se tourner car pour plaire aux uns il faut écraser les autres.

Au secours ! Au secours ! Au secours ! Milord ! Au voleur ! A l'assassin ! Au chercheur de place ! Au journaliste ! On m'étreint, on m'entoure ; on me fête ; on me coudoie ; on me ruine ; on me tire d'un côté, on me pousse de l'autre ; on me trompe par-ci, on me vole par-là ; je ne sais à qui m'adresser, je suis perdu, moulu, vermoulu ; aidez-moi, pour l'amour de Dieu, de vos plus sages conseils.

Vous avez vu par ma dépêche officielle, par les journaux et par tous les pamphlets que les partis ennemis se sont mutuellement infligés, où en est la question appelée du gouvernement responsable ; que faut-il faire pour en sortir ? Vous me direz : Demandez conseil aux hommes du pays en qui vous avez confiance. Eh bien je l'ai fait ; savez-vous ce que j'en obtiens ? L'un me dit : Votre seul moyen de salut est de vous fier aux réformistes modérés ; l'autre veut que je m'adresse aux libéraux outrés qui, dit-il, sont plus désintéressés, plus fermes et plus populaires ; un autre jure que les tories seuls peuvent me sauver ; celui-là prétend qu'il faut appeler des hommes de tous les partis ; enfin je m'adresse à tout le monde et tout le monde craint son voisin ; on a peur de se compromettre, on tient plus à la popularité qu'au peuple ; les hommes véritablement honnêtes, croyant que je les ai joués me fuient et abandonnent les abords de mon château désolé aux fripons besogneux qui m'induisent dans des erreurs que je ne découvre qu'après les avoir commises. Je ne trouve pas un homme pour me donner un bon conseil, il s'en trouve mille pour m'accabler de reproches. Croyez-moi, milord, ce pays est cent fois plus difficile à gouverner que l'Angleterre où du moins le parti en pouvoir a coudées franches et peut mener tout à son gré sans s'inquiéter de l'autre qui

plus tard prend sa revanche. Ici on veut être tyran ou l'on vous menace de la république.

(La suite de la lettre de son Excellence paraîtra au prochain numéro ;

Elle entre dans des détails fort intéressants sur les querelles qui ont amené l'état actuel et donne sur les hommes qui l'entourent aujourd'hui les idées les plus singulières ; nous ne savons point si elles sont justes, le lecteur en jugera.)

Les voyageurs abondent dans notre ville depuis quelques semaines ; la grande proportion de ces visiteurs nous arrive des Etats méridionaux de l'Union ; ils viennent sous notre ciel tempéré respirer un air frais que leur a fait désirer ardemment la chaleur fiévreuse qui règne dans leurs savanes. La saison les sert bien, trop bien à ce qu'il paraît, car ils font chaque jour allumer du feu dans leur appartement, ce qui leur donne les plus singulières notions du Canada qui se puissent imaginer. Quelques uns de ces touristes prennent des notes sur notre pays et il est je vous assure, lecteur, fort curieux de lire ces agenda où se retracent leurs impressions de voyage, où ils donnent comme une description exacte des mœurs et coutumes du pays les accidents que le hasard place sous leurs yeux.

Voici une page d'un portefeuille trouvé par un de nos gamins ces jours derniers.

Jeudi. Je suis arrivé ce matin à Québec. On m'a reconnu tout de suite pour un américain. J'ai pu voir que nous sommes beaucoup aimés dans ce pays, les charretiers se disputaient l'honneur de me conduire à mon hôtel ; les uns s'emparaient de ma valise, les autres de ma boîte à chapeau, celui-là voulait porter mon parapluie, celui-ci mon manteau ; enfin je rassemblai tous mes effets, je les remerciai beaucoup et je m'en allai à pied ne voulant pas exciter la jalousie chez d'aussi braves gens.

Il n'a plu ce soir et il fait froid. En Canada il pleut tous les soirs et on chauffe les maisons toute l'année. J'ai parcouru tous les hôtels et cafés de la ville pour étudier les mœurs des gentilshommes de ce pays ; je n'ai vu que des anglais, des écossais ou des irlandais ; d'où je conclus que le despotisme britannique a réduit les pauvres canadiens-français à la dernière misère ; ils sont tous chauffeurs de steamboats ou charretiers. On me dit qu'il y en a encore quelques uns dans les campagnes ; je verrai cela.

Vendredi. On voit bien que ce pays descend des français, peuple de danseurs et de sauteurs ; tout en a conservé la légèreté ; toutes les rivières sautent en quelque endroit, on ne voit que sauts ; depuis le St. Laurent qui saute à Niagara jusqu'aux plus petits ruisseaux, tout saute, la rivière Chaudière, la rivière St. Charles, la rivière Ste. Anne, le Montmorency ; c'est très-incomode, cela gêne la navigation et mouille les voyageurs ; je crains d'avoir attrapé un mauvais rhume.

Samedi. J'ai visité quelques villages environnants ; mais je n'y ai pas trouvé de descendants de français ; toutes les enseignes que j'ai vues sont en anglais ; je n'ai trouvé de français que le village sauvage de Lorette que j'ai visité cet après-midi ; tous les indiens avaient fuit à mon approche ; il ne restait que les indiennes qui se disputaient à qui m'offrirait des présents. Comme elles parlaient toutes français je n'ai pu savoir ce qu'elles me voulaient ; j'avais appris quelques mots hurons dans le nord ouest, j'ai voulu leur adresser la parole dans cet idiome mais elles ne le comprennent point ; singuliers caprices de l'esprit humain ; les bretons parlent ici un mauvais jargon guttural presque inintelligible, les français parlent anglais et les sauvages parlent français.

Dimanche. Je suis ici au milieu d'athées qui n'observent point le jour du seigneur ; ici l'on mange, on boit, on parle, on se promène, comme en pleine semaine ; j'en suis tout courroucé. Je me suis renfermé au fond de mon hôtel et n'ayant rien à faire je me suis mis à calculer la différence entre le prix des vian-

dés ici et aux Etats Unis et j'ai trouvé qu'on pourrait faire de grands bénéfices avec le Canada par la simple contrebande des bestiaux, chose assez facile à travers les bois en hiver. J'en prends note pour ne point l'oublier. Il y a beaucoup d'argent à faire dans ce pays-ci que les anglais ont pourtant déjà exploité; mais ils ne s'entendent pas à cela comme nous autres américains. Le Canada me paraît bien reculé dans les arts et les hautes sciences; je n'ai vu d'américain que les horloges de bois et les lampes à camphine. Montréal entend mieux le *g-o-ahead*, les emprunts publics, le cigarre de la Havane, le mint-julep, le pavé de bois et le gaz hydrogène. S'il ne faisait pas si froid je viendrais m'établir ici pour le plaisir de faire fortune en deux ans. Quel guignon, le bateau-à-vapeur ne part pas ce soir, un jour de perdu! scandale affreux, une demoiselle de la maison d'en face chante et touché du piano! Quelle corruption!

(L'autre côté du feuillet prochainement.)

Le *Pilot* dit qu'on ne sait pas par qui le pays est gouverné. C'est pourtant évident. La partie anglaise est conduite par le gouverneur, gouverné par Mr. Daly; gouverné par Mr. Dunkin, gouverné par... cherche qui. La partie française est conduite par le gouverneur, gouverné par Mr. Viger, mené (par le nez) par Mr. Barthe, gouverné lui-même par..... la lune. Puisse-t-elle être de miel!



G. Futvoye,

Encanteur, Courtier
Agent Général d'affaires en Commission.

QUAI NAPOLEON et SALLE DES FRANCS-MACONS (AU CHIEN D'OR)
Près de la Porte Prescott, Québec.

CONDITIONS.

Ce Journal s'imprime et se publie par

N. AUBIN, REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

14 RUE COUILLARD, QUÉBEC.

Paraît le SAMEDI. L'année où le vol. se compose de 48 numéros. — Le prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestre de 24 numéros, d'avance.